

Le ravitaillement et la nourriture

Manger durant les combats

Au plus fort des combats, lorsque les obus tombent dru, il arrive parfois que les hommes n'aient même plus de quoi boire ou manger, ainsi qu'en témoigne après coup René Pigéard fin août 1916 :

« Cher papa,

Dans la lettre que j'ai écrite à maman, je lui disais tout notre bonheur à nous retrouver "nous-mêmes" après s'être vus si peu de chose... à la merci d'un morceau de métal !... Pense donc que se retrouver ainsi à la vie c'est presque de la folie : être des heures sans entendre un sifflement d'obus au-dessus de sa tête... Pouvoir s'étendre tout son long, sur de la paille même... Avoir de l'eau propre à boire après s'être vus, comme des fauves, une dizaine autour d'un trou d'obus à nous disputer un quart d'eau croupie, vaseuse et sale, pouvoir manger quelque chose de chaud à sa suffisance, quelque chose où il n'y a pas de terre dedans, quand encore nous avons quelque chose à manger...

Pouvoir se débarbouiller, pouvoir se déchausser, pouvoir dire bonjour à ceux qui restent... Comprends-tu, tout ce bonheur d'un coup, c'est trop. J'ai été une journée complètement abruti. »

Étienne Tanty, quant à lui, en vient à littéralement rêver « boulangerie, table et aliments de toute nature. J'ai le choix. Je suis à la maison Saint-Amand. Et si en dormant, je boulotte des poires cuites ou des gâteaux de riz comme en confectionnait maman au temps des vingt-quatre heures, ou si je vais humer les croûtes des pâtés dans le fourgniau d'Eugénie, c'est toujours ça. »



Les lettres des poilus font souvent le récit détaillé des assauts qu'ils sont obligés de mener, insistant notamment sur les pertes endurées, et la sensation assez communément partagée que la vie dans ces cas-là ne tient qu'à très peu de chose. Moins nombreux sont ceux qui abordent les questions techniques de ravitaillement pendant ces phases de combat démentes où certaines positions sont bombardées pendant des jours. C'est ainsi qu'on apprend des détails qui donnent une nouvelle idée de la difficulté des circonstances endurées par les soldats :

« Le 67e a sauvé ces jours la situation sur la rive droite. Les hommes crevaient de soif : à cause du bombardement invraisemblable pas moyen de ravitailler en eau. Aussi mes blessés et les soldats ont du boire leur urine pendant deux jours. Le pays est méconnaissable ; des forêts superbes d'autrefois il ne reste rien. Partout une odeur effrayante de cadavre. Devant mon poste il y en avait plus de vingt déterrés, déchiquetés, réenterrés, etc. En quittant le secteur j'ai été pris par les gaz. Maintenant je vais mieux ; nous sommes au repos mais pas pour longtemps. »

Sur le front oriental, en Albanie, on se résigne parfois à manger des mets bien exotiques, comme le décrit Charles Nicolas dans ses carnets :

« Le 8 avril [1917], jour de Pâques, nous avons mangé cinq tortues, un hérisson, du singe et du riz ; nous avons fumé un cigare à quatre et bu une bouteille de vin vieux à douze. Si ça n'avait pas été le hérisson et les tortues, nous aurions fait une grosse ceinture ! »

Même lorsque l'approvisionnement a lieu, il arrive souvent qu'il ne parvienne pas en quantité suffisante en raison des difficultés de transport

entre l'arrière et le front dans un pays laminé par les bombardements. Cela a pour conséquence un rationnement parmi les hommes qui se plaignent de la faim qui les taraude. Ainsi, Étienne Tanty écrit dans une lettre en 1914 :

« Je viens de déjeuner, mais qu'est-ce qu'une demi-boule de pain pour une journée ! J'en ai mangé la moitié et j'ai encore plus faim. Rien que le matin, il me faudrait la boule entière ! Le froid aiguise terriblement l'appétit et, ne pouvant le satisfaire, on est obligé de se recoucher. »

Les colis salvateurs

C'est pourquoi les poilus sont contents que leurs familles pensent à leur faire parvenir des colis contenant des plats préparés et des provisions. Ils dépendent souvent de cela si ce n'est pour survivre, mais pour s'octroyer quelques menus bonheurs et garder le moral au plus fort des bombardements :

« Tu ne peux pas croire le plaisir que cela fait quand on reçoit un colis, on est comme de grands enfants ici. Un rien te contente comme un rien t'attriste. Tu vois tous ces pères de famille, au courrier, l'œil et l'oreille aux aguets, épier et attendre, s'il y a une lettre ou un courrier pour eux. »



Charles Bordier remercie ainsi sa famille :

« J'ai bien reçu le paquet de Marguerite avec des beignets et des œufs pour que je fête mardi gras, tu parles si j'étais content de le recevoir et les copains

en ont profité³². »

Peu avant, en décembre 1914, il avait également écrit :

« J'ai reçu votre paquet aujourd'hui et je vous remercie beaucoup surtout de l'andouille car je la garde pour Noël on sera justement en repos le 24 jusqu'au 30 décembre et alors on fera réveillon mais j'aimerais mieux le faire à Chartres. »

Plus loin dans la même lettre, il raconte le festin auquel les hommes de son régiment auront droit pour le jour de l'an :

« Le 1er janvier on fait la noce on touchera 100 grammes de jambon, 50 grammes de noix, 2 pommes, 2 oranges, 1 cigare, ½ de vin, 1 bouteille de champagne pour quatre et tu crois qu'on est malheureux ? »

Christian Bordeching raconte lui aussi par le menu ce que les colis lui réservent et en quoi ils lui permettent d'oublier un peu sa condition. En février 1916, il écrit :

« Ma chère Hanna, j'ai reçu hier ton colis avec la marmelade et aujourd'hui celui avec les oranges et l'œuf.

Comme d'habitude j'ai été content au plus haut point, c'était l'unique chose qui m'a été apportée par la poste ce jour, car honteusement l'on espère quotidiennement de recevoir quelque chose. Les gourmandises que je préfère sont tout d'abord les biscuits et les cakes, puis ensuite le chocolat, le massepain, le miel, les oranges, et les bonbons acidulés. »

Il raconte ensuite à sa femme qui en a exprimé la curiosité en quoi consiste sa ration ordinaire :

« Dans la semaine en moyenne deux fois de la soupe aux pois à la couenne de lard, deux fois du bouillon de riz sucré, une fois des haricots verts et une fois de la soupe de riz avec de la viande de bœuf. On mange à même le couvercle de notre casserole de fer, et j'ai toujours dans ma poche ma cuillère, juste essuyée à l'aide d'un papier. [...] Dans notre groupe, nous allons chercher notre café dans une batterie de cuisine française, c'est très grand et chacun se sert lui-même avec sa tasse souillée. Personne n'a peur de la crasse : on s'y est habitué ; on rince, on boit, et l'on se lave dans l'eau des tranchées. »

Bordeching retranscrit une réalité partagée par l'ensemble des troupes : même lorsque la famine menace, il est toujours possible de boire, dans ces régions très pluvieuses, si l'on n'a pas peur de consommer de l'eau croupie.

Donner du cœur au ventre

Parfois, ce n'est pas le manque de nourriture qui empêche les soldats de manger, mais la réalité à laquelle ils sont confrontés en permanence qui peut leur couper l'appétit. Maurice Drans témoigne auprès de sa Georgette en mai 1917 :

« L'Allemand et le Français pourrissant l'un dans l'autre, sans espoir d'être ensevelis jamais par des mains fraternelles ou pieuses. [...] Mais le comble c'est que nous mangeons au retour, après minuit, le seul repas par jour avec la bouche encore pleine des cadavres ; nous mangeons à l'aveuglette sans même un moignon de lumière. »

Pour donner du cœur au ventre des soldats, on n'hésite pas à avoir recours à des remèdes expéditifs ; ce sont d'ailleurs autant les familles que l'état-major qui fournissent aux combattants de quoi boire pour se donner du courage. Roland Dorgelès en témoigne dans une lettre à sa mère le 1er avril 1915 :

« Hier soir, mercredi, reçu tes deux colis de la rue du Bouloi. Trop de choses, tite mère, trop de choses. Tu m'envoies du rhum et de la fine : inutile, puisque tous les jours nous touchons de l'eau-de-vie. »

Dans un autre courrier, un peu plus tard :

« Me prends-tu pour un alcoolique pour m'envoyer Cordial et Cognac ! Je te répète que nous en touchons tous les jours. »

Le même Dorgelès organise carrément son approvisionnement auprès de sa mère dans une lettre du même mois :

« Pour les colis, maintenant que je connais bien le pays et ses ressources, je résume :

1. du chocolat : 1 paquet tous les 15 jours pas plus, ici il est cher et pas très bon. J'en use très peu, le matin dans le café au lait.

2. pas de conserves, pas de gâteaux (on vend des tartes).
3. de loin en loin, un tout petit peu de jambon, saucisson, bricole froide quelconque. Mais très peu. Ici on mange très bien. Pas de fromage, pas de purée de légumes, je n'en ai pas besoin. Cela me gênerait.
4. une boîte légère et bon marché pour mettre mon savon (0 fr. 45 n'importe où). Et une main pour se laver. Plus un savon aux amandes (tu sais le blanc que tu achetais par boîtes).

Je n'ai pas besoin d'autre chose. Nous avons ici tout ce que nous voulons. Donc des petits colis, hein, petite mère. »

On peut remarquer, avec ce courrier, à quel point les soldats sont confrontés à des conditions extrêmement différentes selon l'endroit où ils se sont retrouvés affectés. Certains ne voient que la boue, les ciels de pluie, l'artillerie et les assauts frontaux contre les positions ennemies ; d'autres, qui peuvent être à peine à dix kilomètres de là, ne connaissent rien de tout cela et vivent dans un confort relatif.

La corvée de soupe

La question de la nourriture est si importante pour les soldats qu'elle occupe une place prépondérante dans les journaux des tranchées.

À travers eux, on comprend l'organisation du ravitaillement et les difficultés posées par la guerre.

Ainsi, pour les soldats de corvée de soupe, aller chercher la nourriture pour ses camarades s'avère souvent une périlleuse et désagréable aventure. Un soldat raconte, dans *Le Bulletin désarmé* de mai 1918, une de ses péripéties intitulée « La corvée de soupe dans le brouillard » :

« Départ. Traversée rapide (ô combien) du ravin pour gagner la route. Un brouillard intense nous enveloppe ; on ne voit pas à un mètre. Aussi marche-t-on un peu (et quelquefois beaucoup) à l'aventure, heureux lorsqu'on rencontre sur son chemin quelque point de repère.

- Attention à droite : un trou d'obus !
- Attention à gauche : un trou d'obus !
- Zut ! Eh ! la tête vous ne pouvez pas prévenir !
- Plus à gauche ! Pas tant à droite, crient ceux de la queue.

— M..., on s'est trompé !

Arrêt. Où sommes-nous ? On se retourne pour essayer de se repérer sur la ligne. [...] Comme en plein océan on navigue au milieu de cette nappe. Et l'on repart... Une rafale d'obus. Toute l'équipe s'éparpille. Personne ne l'ouvre. Les Boches se calment. Par prudence on reste terré. Le plus courageux se relève ; c'est fini. Rassemblement. La colonne tant bien que mal se reforme et la marche reprend. [...]

— Nous sommes sauvés, crie un poilu, nous voilà au T... ; obliquons à droite !

On trouve les copains du 42e [...]. Un saut au-dessus de leurs tranchées et nous voici bien vite au lieu de rassemblement des roulantes... qui ne sont pas encore arrivées.

Fatigués les chasseurs se couchent.

Dans le lointain on entend, enfin, un roulement de ferraille. C'est le "420" de la 9e, ainsi que le fait savoir le cabot macaroni.

— Par ici, embusqué, on t'attend depuis une heure !

— Combien de pinard, ce soir ?

— Trois quarts !

— Bath ! on va s'en f... plein le col !

La distribution se fait normalement et rapidement. Chaque cuistot sert sa camelote avec une habileté que lui envieraient les meilleurs marmitons de la capitale. La "distribe" est terminée. À demain !

Le poilu ajuste ses dix bidons, enveloppe ses huit boules de pain dans sa toile de tente, empoigne ses bouthéons et vient prendre sa place dans la colonne qui, déjà, s'ébranle. On s'arrête au bout de dix minutes. De nouveau nous voici perdus. On va à droite, à gauche, on tourne, on retourne et finalement on revient... au point de départ. Maintenant on va se baser sur le mouvement du terrain.

— Tiens, ça monte, continuons pour voir, c'est peut-être la fin du ravin ?

En effet, on va se heurter bientôt à la voie ferrée. Il est trois heures du matin. Sauvés ! Le poilu rejoint bien vite son escouade où l'attendent une dizaine de bouches avides de pinard et de gniole... »



La roulante et le cuistot

Comme le décrit ce soldat, la distribution de nourriture et d'alcool se fait à la cuisine roulante, ces charrettes équipées de réchauds et d'ustensiles de cuisine qui sont positionnées à l'arrière des lignes, parfois à plusieurs kilomètres du front, afin d'éviter de trop les exposer au feu ennemi. Elles font l'objet de nombreuses considérations, souvent moqueuses, de la part des poilus journalistes. Un article de *Brise d'entonnoir* de février 1917 se moque de cette roulante remorquée par « deux chevaux maigres et rétifs ou [...] deux mulets qui, renflant la bonne odeur que dégage le rata qui bouillonne dans la marmite, ont toutes les peines du monde à se mettre en route, craignant de s'éloigner du bon "frichti" qui fait palpiter leurs narines ».

Objet de tant d'attentes et d'espérances, la roulante est décrite, dans un papier de *La Mitraille* datant de février 1916, comme un personnage fantastique :

« Elle est fille d'une très vieille locomotive et d'un fourneau. Tant de fourneaux se marient !... On peut la classer dans l'ordre des ruminants, car son estomac a plusieurs poches. Dans l'une, il y a la soupe ; dans l'autre, le café ; dans la troisième, un rôti. Bien que sa température soit toujours très élevée, elle ne se fait jamais porter malade. Quand la compagnie s'embarque, elle s'afflige de ne pouvoir partir seule sur les rails. Alors, pour la consoler, Saccavin, notre cuistot, lui explique qu'il ne connaît pas encore bien la ligne... Elle est plus que drôle. Elle est roulante !... »

Une fois devant la roulante, la marche à suivre est relativement simple, comme le détaille une colonne du *Voltigeur* d'avril 1917 :

« Propos du poilu. La Soupe.

1er Temps. Se présenter devant le cuisinier en rentrant le ventre comme si on n'avait pas mangé depuis huit jours, la gamelle à la main, les yeux fixés sur ceux du bouillon, en pensant intérieurement au cuisinier et... à la soupe : "Tu es sale mais tu es bonne."

2e Temps. Se reculer un peu en arrière, couvrir le spectacle du remplissage de sa gamelle d'un clignement d'œil significatif pour le cuistot en pensant : "Tu gueules quelquefois, mais je sais que je peux compter sur toi pour le rab."

3e Temps. Se mettre posément et commodément les morceaux dans la bouche, et se dire en pensant aux Boches : "Encore un qu'ils n'auront pas, les salauds !" »

Personnages très importants au front, les cuistots sont « choisis parmi les plus vieux de la compagnie », selon André Tanquerel, qui en explique la raison :

« L'emploi étant considéré comme un "filon" revient de droit aux Anciens³⁶. »

Une brève description de *La Bourguignotte* de décembre 1915 en fait des personnages remarquables, qui ont néanmoins un terrible défaut :

« Le Cuistot : au demeurant, jovial et bon garçon, toujours prêt à rendre service, le cuistot serait le modèle des poilus... s'il savait faire la cuisine. »



Le râb et les recettes

La qualité de la nourriture distribuée sur le front laisse souvent à désirer,

mais lorsqu'elle est disponible, elle peut l'être en très grande quantité. Mot très apprécié des poilus, le rât est ainsi défini, avec humour, dans un article du *Lacrymogène* de septembre 1917, titré « La question du rât » :

« Chacun sait que le rât (en latin *rabiotus pinarem* ou *rabiotus fayotem*) est la portion supplémentaire, plus ou moins congrue, allouée par le chef d'escouade à chacun de ses poilus au moment de la distrib de rata, de gnôle ou de pinard. Cette part de rât, qui n'a rien de réglementaire, fait souvent l'objet des plus violentes discussions qui surgissent au sein de l'unité commandée par le cabot. Le poilu, en effet, préfère de beaucoup la part de rât à la ration réglementaire, car le rât est beaucoup plus nourrissant que la ration elle-même.

La quantité du rât dépend de l'appétit des poilus de l'escouade et surtout du cabot ; elle dépend bien plus encore de la quantité du rata, du pinard ou de la gnôle : "Plus la bectance est moche, en effet, et plus il y a de rât !" Quand un des poilus n'a pas faim ou que la "croute" est tout à fait détestable, il y a parfois une telle quantité de rât qu'un cri joyeux retentit dans toute l'escouade : "Au rât de rât !" »

Alors, pour améliorer la qualité des plats préparés par les cuistots, les journaux des tranchées consacrent de nombreuses pages à des recettes réalisables dans des conditions de guerre, à travers lesquelles on voit que le bien-être du poilu n'est pas une question prise à la légère. L'édition de janvier 1917 de *Poil... et Plume* propose ainsi la recette du « bifteck à l'eau » :

« Ce plat que l'on peut à bon droit considérer comme le plat favori des poilus, parce qu'il revient le plus souvent dans leur gamelle, porte vulgairement le nom de "bœuf bouilli". Sa préparation qui paraît des plus simples, exige en réalité de la part de l'artiste culinaire un certain tour de main. Un grand feu est d'abord allumé au-dessous d'une vaste chaudière remplie d'eau. Précipiter à l'ébullition les quartiers de bœuf dans le récipient. Ajouter sel, choux, carottes, oignons, patates. Le temps pour le cuistot de fumer cinq ou six pipes et de commenter le dernier communiqué : le bœuf est cuit. Il ne reste qu'à le retirer et à le passer au chef cuistot qui procède au découpage armé d'une gravité de sacerdoce et d'un coutelas affilé. Avoir soin de laisser de temps en temps quelques menus fragments d'os de cinquante à soixante grammes environ adhérents à la viande. Ces morceaux sont en

général très recherchés des poilus. Servir chaud avec accompagnement de moutarde ou de cornichons. Le gros sel, distribué avec libéralité par le caporal d'ordinaire remplace avantageusement ces condiments. Le liquide ayant servi à la cuisson se consomme chaud également avec ses légumes sous le nom de soupe. Il provoque d'une façon parfaite la sécrétion gastrique et assure aussi aux poilus une heureuse digestion. »